

## Le couvent de Dabestur

*Dans la nuit du 30 avril 1628, le promontoire rocheux de Zumteufel, un lieu-dit reculé du duché de Lorraine, était le théâtre d'une étrange cérémonie. Village d'apostats, depuis quelque temps ses habitants avaient renoncé à la foi du Seigneur. Afin d'honorer le dieu de l'abondance et de la fertilité, une quarantaine de villageois s'étaient réunis sur ce lieu réputé magique. Le dolmen d'un peu plus de trois mètres de haut, érigé en des temps reculés, était encerclé de paysans dépenaillés, hommes, femmes et enfants, qui se tenaient par la main, chantant les louanges du dieu cornu Cernunnos. Habillé d'une toge immaculée, le grand-prêtre, officiant sur la table supérieure, psalmodiait d'étranges prières, tandis que deux acolytes hissaient tant bien que mal un gros bouc noir sur cette pierre monumentale.*

\*

La peur au ventre, Octavie regardait le paysage par la vitre arrière de la voiture. La distance se réduisait inexorablement, obligée de subir ce supplice malgré ses protestations. Lorsque l'à-pic devint reconnaissable au loin, son malaise redoubla. Pour ne rien arranger, le temps était maussade et rendait le décor encore plus lugubre que d'ordinaire.

— Pourquoi je dois venir avec ? geignit-elle de nouveau. J'aime pas venir ici !

— Octavie ! intervint sa mère en la fusillant du regard depuis le siège passager. Pour la dernière fois, lorsque nous allons rendre visite à tante Véronique, vous nous accompagnez. Point final !

— Mais euhhh... Elle me fait peur, tante Véronique. Et elle sent mauvais en plus !

— Ça suffit ! Vous avez sept ans, vous n'êtes plus une enfant. Je ne veux plus vous entendre et gare à vous si vous n'êtes pas sage !

Camille regarda sa fille avec sévérité. D'un geste de doigt autoritaire, elle imposa le silence dans l'habitacle avant de reprendre une place plus confortable. Les bras fermement croisés, la fillette se serait enfuie de la voiture si l'injonction maternelle ne

la clouait pas sur place. Elle oscillait entre la frustration et une peur atavique grandissante.

Tandis que la dispute se terminait, elle pouvait à présent apercevoir une partie de l'édifice, avec son clocher. Une démangeaison nerveuse l'assaillit tout à coup.

\*

*La cérémonie battait son plein. Sous les acclamations des convives, dansant une farandole frénétique autour de la construction, le druide procéda au sacrifice une fois les bénédictions terminées. La gorge de l'animal à peine tranchée, l'homme encapuchonné reçut une flèche en plein thorax et s'écroura sur le sol, au pied de ses ouailles. Effrayée, la foule se mit à crier et à courir dans une totale confusion. Une centaine d'hommes armés sortit aussitôt du sous-bois. Quelques téméraires tentèrent de s'enfuir. Ils furent exécutés à l'arbalète, sans sommation. Un étai de gens d'armes se referma rapidement sur les villageois, acculés au bord du promontoire.*

*Sous une lourde escorte, un étrange personnage se distingua de la compagnie et s'adressa à la population.*

*— MOI, PÈRE SIGMUND, PAR SA MAJESTÉ LE DUC DE LORRAINE CHARLES IV ET SOUS LA TOUTE PUISSANTE ARMÉE CÉLESTE DU SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST QUI ARME NOS BRAS, JE VIENS PURIFIER CET ENDROIT ET METTRE FIN À CES ACTIVITÉS DIABOLIQUES ! hurla-t-il d'une voix éraillée. VOUS ÊTES TOUS RENDUS COUPABLES DE PACTISER AVEC LE MALIN. RENONCEZ À SERVIR LE DÉMON ET VOUS MOURREZ DANS LE PARDON DU CHRIST !*

*Les villageois se serrèrent les uns contre les autres, terrorisés et incrédules face à ce qui se déroulait. Une lueur en contrebas attira quelques regards. Le village était incendié.*

*— Isch habb's'm geloeght schlunt, därom klamer's wageklawt ! pleura une femme en se jetant aux chevilles de l'homme d'église.*

*Celle-ci, vêtue un peu trop légèrement pour la saison, était très jolie, mais le visage déformé par un affreux bec-de-lièvre.*

*— Prenez garde ! intervint le fantassin en armure à côté du clerc.*

*Il repoussa la femme d'un brutal coup de pied.*

*— Vile sorcière ! continua-t-il en crachant dessus. C'est une invocatrice ! Elle parle le palatin, la langue du DIABLE !! Et elle porte les stigmates de son pacte !*

*Un vent d'agitation secoua les soldats. Tandis que les plus hardis bravaient leurs peurs en criant à l'hérésie, tout en enchainant les signes de croix, quelques flèches furent décochées par les plus nerveux. Le père Sigmund eut bien du mal à calmer les ardeurs de sa milice afin que la justice soit rendue dans l'amour du Seigneur. Il consentit malgré tout à passer la langue de cette paysanne au fer rouge, afin qu'elle ne puisse plus conjurer les légions infernales.*

\*

À peine sortis de la route sinueuse contournant la fausse falaise, ils arrivèrent à destination. Dans la grisaille d'un crépuscule prématuré, c'est sous une brume épaisse et glaciale qu'ils quittèrent la voiture pour terminer le chemin à pied. Tandis qu'ils passaient à côté du petit cimetière privé, Octavie s'agrippa de toutes ses forces au pantalon de son père. Tel un sinistre garde-chiourme, une énorme croix noueuse et rongée par le temps imposait sa présence au centre du mausolée. Des volutes de brouillard tournoyaient entre les stèles funéraires, faisant apparaître des visages grimaçant dans l'esprit de l'enfant. Le grincement de la grille en fer forgé, surmontée de l'écriteau « Couvent des carmélites de Sainte Thérèse de Dabestur », la fit gémir involontairement.

— Allons, n'exagérez pas, voulez-vous ! sermonna son père en l'écartant un peu de lui. Vous allez finir par déchirer ma poche à tirer dessus de cette manière.

Geignant de plus belle, l'enfant se pressa encore plus fort contre son père, manquant de peu de le faire tomber.

— Elle est épouvantable ce soir ! ajouta Camille en lui lançant un regard incendiaire. Ma chère, à notre retour nous aurons une discussion. Si vous ne voulez pas aggraver votre cas, vous avez tout intérêt à être docile ! Est-ce bien compris ?

La fillette hocha timidement la tête, mais ne relâcha pas son étreinte pour autant.

Après un accueil frigidement par sœur Mathilde, ils déambulèrent dans les vieux couloirs du couvent. Seuls quelques crissements du plancher perturbèrent le silence du trajet. Une fois devant la chambre, sœur Mathilde s'annonça avant de rentrer et y invita la famille. La pièce, très austère, était chichement meublée. Deux lits séparés d'un paravent, une table de nuit surmontée d'une statuette pieuse, une grande armoire, une table et deux chaises, un évier et un siège à bascule. Un luxe indécent que s'était octroyé tante Véronique, mère supérieure à la retraite. Habillée du costume noir de son ordre, le regard perdu et voilé par la vieillesse, celle-ci se balançait lentement d'avant en arrière, insensible à la présence de ses hôtes.

D'un côté, tante Véronique tanguait en grinçant comme un métronome rouillé, de l'autre, sa colocataire endormie respirait en chuintant telle une bouilloire. Un malaise s'installa rapidement. Dans cette atmosphère de piété, Camille et Louis ne savaient pas quelle attitude adopter afin d'éviter d'être irrespectueux. Quant à Octavie, elle n'attendait qu'une chose : partir vite. Sœur Mathilde se décida à prendre une initiative.

— Ma mère ! Vous avez de la visite, dit-elle doucement en tapotant l'épaule de l'ancêtre.

Émergeant de sa léthargie, tante Véronique prit enfin conscience de la présence d'étrangers. Le visage plissé et aussi féroce qu'une gargouille, elle se radoucit lorsqu'elle reconnut la seule famille qui lui restait.

— Ah ! Mon cher neveu, quel plaisir de te voir. Oohhh, comme tu as grandi ma petite Ophélie.

Octavie marmonna dans sa barbe tout en, forcée par sa maman, faisant la bise à cette dame décrépie qui puait la vieille malle de grenier.

— Dites, intervint sœur Mathilde à voix basse, vous pourrez passer au secrétariat avant de partir ? Vous n'avez toujours pas rempli les documents de legs. N'oubliez pas cette fois-ci, ajouta-t-elle avant de sortir.

— Pourrions-nous le faire tout de suite en vous accompagnant ? demanda Louis. Je ne m'y retrouve pas dans ce couvent.

Sœur Mathilde acquiesça de la tête après un court instant de réflexion.

— Ma tante, vous voulez bien surveiller la petite pendant ce temps ?

Cette dernière commença à chouiner, essayant de s'agripper à son père.

— Qu'ai-je dit tout à l'heure, jeune fille ? questionna Camille en prenant sa fille par les épaules.

— Mais mamaaaaAAAANNnnn...

— ÇA SUFFIT ! On revient rapidement. Soyez sage !

Dès la porte de la chambre refermée, le silence reprit ses droits. Tante Véronique fixait l'enfant de ses yeux vitreux et se remit à tanguer sur son siège à bascule. Un rictus sadique figea furtivement son visage. Octavie avait envie de pleurer. Le plus discrètement possible, elle se glissa sur une chaise, sous la haute surveillance de la religieuse.

Le temps paraissait s'allonger à l'infini. La fillette commença à penser que ses parents l'avaient abandonnée sous la garde de cette méchante dame, afin de lui apprendre les bonnes manières. Alors que la panique la gagnait, un râle sonore jaillit de la gorge de la sœur endormie. Celle-ci bomba la poitrine brusquement tout en gargouillant de glaires, avant de tousser dans d'atroces bruits de suffocation. La couverture parsemée de mucus brunâtre, elle retomba lourdement dans le lit et reprit sa respiration sifflante. Pendant ce temps, par réflexe, la petite était partie se réfugier près de l'aïeule.

— Qu'est-ce qui se passe ? pleura-t-elle, oubliant subitement que cette femme la terrorisait.

— Ce n'est rien, répondit l'ex-mère supérieure en passant sa main décharnée dans la chevelure de l'enfant. C'est Dieu qui rappelle une de ses filles à lui. Sœur Clothilde s'éteint peu à peu, c'est comme ça. Toi aussi, plus tard, Dieu te rappellera !

À peine cette phrase terminée, Octavie se visualisait sur un lit en train d'agoniser de la même manière. Elle commença à pleurer de plus belle.

— Et bien et bien. Ne te mets pas dans cet état. C'est naturel la mort. Il ne faut pas avoir peur. Après avoir expié nos péchés sur terre, on rejoint notre sauveur Jésus-Christ

pour l'éternité. Sœur Clothilde est impatiente d'être rappelée. Elle a eu une longue vie pieuse et elle sait qu'elle ira au paradis.

Le sourire édenté de la mère raviva des images de monstres dans l'esprit de la fillette. Ses yeux, opacifiés par un début de cataracte, n'arrangèrent rien au tableau. Elle continua son explication en attrapant fermement sa nièce par le bras.

— Si tu as une vie vertueuse, tu n'as rien à craindre car Jésus te protégera. Mais... tu sais ce qui se passe quand on s'abandonne au péché ?

— Non, tante Véronique, répondit Octavie pétrifiée de peur.

Un liquide commença à s'écouler le long de ses petits bas collants, tandis que la religieuse la tirait vers elle sans ménagement.

— Allez, viens sur mes genoux, je vais te raconter une histoire, croassa-t-elle. Ça s'est passé il y a très longtemps. Par Sainte Marie mère de Dieu, n'aie pas peur ainsi, je ne vais pas te manger !

\*

*Après trois bonnes heures de préparatifs et de prières, dans la miséricorde de la sainte Église, le père Sigmund consentit à accorder le pardon du Seigneur à ces pauvres âmes égarées. Avec compassion, il bénit l'assemblée de plusieurs signes de croix majestueux, tandis que les villageois expiaient leurs péchés. Sous les hurlements de délivrance, les soldats purent contempler, avec grand soulagement, les flammes de l'autodafé s'élever rapidement vers le ciel. Le brasier fut visible plusieurs heures depuis plus de quatre lieues à la ronde. Les odeurs de chair cuite écœurèrent les villages voisins pendant des semaines.*

*— DIABOLUS DESTRUETUR ! clama le père inquisiteur une fois l'aube apparue. Que soit détruit cet édifice maudit, et qu'on y plante la croix du Seigneur pour la rémission de nos péchés ! Cette terre est désormais purifiée et appartient à Dieu !*

*Après bien des difficultés, le dolmen fut enfin renversé. Sous l'œil satisfait du père Sigmund, une gigantesque croix, sommairement taillée et assemblée sur place, fut dressée en remplacement de celui-ci. L'endroit de culte converti au christianisme*

*pouvait enfin connaître la paix. Quoique, dans son for intérieur, père Sigmund restait convaincu que les suppôts du diable qu'il venait d'absoudre brûleraient en Enfer pour l'éternité. Après tout, aucun d'entre eux n'avait abjuré sa foi envers le Malin.*

\*

— Désolé ma tante ! annonça Louis alors qu'ils revenaient dans la chambre. Sœur... je ne sais plus... avait égaré les papiers. Cela a pris plus de temps que prévu.

La pièce était étrangement silencieuse. Assise à la table, Octavie fixait un point invisible, l'esprit ailleurs. À l'instar de sa tante, elle se balançait lentement d'avant en arrière, au même rythme que la chaise à bascule.

— Alors ? demanda Camille. Elle a été sage, on dirait ?

Admirative devant son comportement exemplaire, elle approcha de son enfant pour la récompenser d'un câlin.

— Oh oui, sage comme une image, minauda tante Véronique le regard malicieux. Une vraie petite carmélite.

Tout en s'abaissant pour lui embrasser le front, Camille fut surprise par une forte odeur ammoniacquée. Elle remarqua en même temps les taches humides qui maculaient la jupe et les bas de sa fille.

— Ça ne va pas ma puce ? Tu es malade ? Octavie ?

\*

— ... Octavie ? Tu rêves ? Oooh, mon cœur, tu es avec moi ?

— Oui, bien sûr, mon chéri. Désolée, j'étais perdue dans mes souvenirs. Après vingt ans, me retrouver ici, en face de cette grille, c'est étrange. Je suis contente que l'endroit soit à l'abandon. Rien n'a changé. Tu avoueras que cette croix fiche un peu la trouille, non ?! Enfin bref... J'irai jusqu'au bout, mais on ne s'attardera pas, d'accord ?

Marc-Antoine fit un sourire affirmatif et poussa la grille non verrouillée. La végétation avait envahi l'endroit. Quelques fleurs avaient même élu domicile dans les corniches,

sans doute bouchées depuis longtemps. En tâchant d'éviter de souiller son costume, il donna quelques rudes coups d'épaule afin de décoincer la porte cochère de l'entrée. Octavie était très étonnée de son audace.

— Tu n'as pas peur qu'on se fasse surprendre ? demanda-t-elle.

— Tu me connais. J'ai pris mes précautions. C'est une propriété en déshérence. Officiellement, elle n'appartient plus à personne. Allez, ne te dérobe pas et viens me rejoindre, conclut-il avec un clin d'œil.

— ... Je me dérobe pas... bougonna la femme en franchissant le porche.

Le hall était bien plus petit que dans ses souvenirs. Aidée du flash de son Smartphone, elle désigna un couloir, un peu au hasard.

— Je crois que c'est par là, mais sans certitude.

— Au pire, on visite, répondit son mari en balayant les alentours de sa lampe torche.

Ils s'engouffrèrent dans l'étroit boyau, noyé dans des effluves de moisissures et de déjections félines.

— Ne pas craquer, ne pas craquer... se mit à murmurer la femme.

Par un vieux réflexe, elle agrippa la main de son mari, combattant de toutes ses forces le sentiment d'être écrasée par les murs. Inquiet par sa subite nervosité, celui-ci demanda s'il fallait rebrousser chemin. Bien sûr qu'elle voulait rebrousser chemin. Octavie aurait préféré être sur un front de guerre ou n'importe où ailleurs, sauf ici. Mais, elle ne pouvait pas renoncer, pas après tous ces efforts. Canalisant ses forces pour tenter de maîtriser ses angoisses, ils continuèrent leur exploration. Celle-ci les mena directement aux pieds d'une grosse cloche fissurée. Les débris de bois illustraient le destin funeste de cet instrument musical, utilisé pendant des décennies dans le clocher, à quelques mètres au-dessus d'eux.

Ils reprirent la visite, animée d'un torrent d'anecdotes et de souvenirs, qui déclencha rapidement un mal de crâne chez Marc-Antoine.

— Oui, d'accord, poursuivit-elle dans son long monologue, je sais que la vieille était en proie à la folie, mais tout de même. Imagine-toi qu'elle m'a raconté l'histoire du



massacre de Zumteufel — c'était ainsi que Dabestur s'appelait avant — avec des détails vraiment sordides. Et elle a continué en expliquant que ces morts-là ne connaîtraient jamais la paix, car ils avaient vécu dans le péché. Si je n'étais pas gentille, les morts allaient sortir des murs pour m'effrayer...

Marc-Antoine se contentait d'acquiescer de la tête avec tendresse. Il connaissait ces histoires par cœur. Ressasser sans arrêt était une technique que son épouse utilisait pour saturer son mental et l'empêcher de paniquer. Il espérait que, grâce au traitement d'aujourd'hui, cette fois serait la dernière.

— ... Et après ça, mes parents qui s'étonnaient que je sois devenue muette. Jusqu'à mes 17 ans, j'étais persuadée que le couvent de Dabestur était un passage pour l'enfer. Oh ! Bon sang ! Je crois bien que c'est ici ! dit-elle en ouvrant une énième porte. Je reconnais la pièce.

Un frisson remonta le long de sa colonne vertébrale alors qu'elle examinait la chaise à bascule. Celle-ci semblait ne pas avoir bougé de place depuis ces vingt dernières années.

— Je ne me sens pas très bien, dit-elle, les jambes en coton.

Son mari alla arracher le lourd rideau miteux pour faire rentrer la clarté de l'extérieur. Il se précipita auprès de son épouse pour l'enlacer.

— Je suis près de toi ! Il fallait que tu fasses cette démarche. Ça a empoisonné ton existence depuis que tu es gamine. Cette mégère t'a traumatisée et le fait que tu sois ici démontre que ton processus de guérison est en bonne voie. Je suis tellement fier de toi, chérie !

— C'est vrai ? répondit Octavie, ragaillardie par les paroles chaleureuses.

— Bien sûr que c'est vrai ! L'année dernière encore, à la vue d'une église ou d'une religieuse, tu étais complètement tétanisée. Regarde maintenant ! Tu as beaucoup de courage ! Vraiment... je le pense !

— C'est beaucoup grâce à toi, argumenta-t-elle, un peu gênée.

— Oh ! J'ai une idée ! Et si je te prenais en photo, assise dans ce fauteuil à bascule ? Tu la montreras au docteur Smet ! Si, ça, ce n'est pas une preuve de guérison. Et imagine la tête de ta mère quand tu lui mettras le cliché sous le nez la prochaine fois qu'elle te traitera de pleurnicheuse. Alors ? Hein ! ? Ce n'est pas une idée formidable ?

Marc-Antoine était enjoué et farfouilla ses poches sans attendre la réponse de son épouse. Celle-ci, emportée par la passion de son mari, ne savait comment refuser.

— Euh, je ne sais pas si j'en suis...

— Allez ! Fais-moi confiance. Tu t'assieds, « clic-clac », tu te relèves. Terminé !

— Je suppose que je pourrais, répondit Octavie, la voix chevrotante.

— Super ! Bon, je vais chercher l'appareil photo. Il est dans la voiture. Je reviens de suite.

Marc-Antoine s'éloigna rapidement et s'arrêta net avant de quitter la pièce. Après un long soupir, il se retourna et afficha son plus beau sourire.

— Tu préfères m'accompagner ? demanda-t-il.

Angoissée à l'idée d'être seule dans cet endroit, Octavie était exsangue. L'attitude de son mari la mettait tout autant mal à l'aise. Sa patience, son amour, sa compréhension, tout cela faisait de lui un homme exceptionnel. Il avait l'air tellement fier d'elle et il avait si peu d'attente. Il était grand temps que la petite fille terrorisée devienne une femme, ne fût-ce que pour ne pas le décevoir.

— Je vais t'attendre ici, répondit-elle après une profonde respiration. Dépêche-toi...

Une fois son époux hors du champ de vision, une atmosphère maléfique l'enveloppa rapidement. Conditionnée, elle se mit à fredonner et à concentrer son esprit sur des choses positives.

Un léger grincement attira son attention sur la droite. Dès son regard posé sur la chaise à bascule, celle-ci se mit à bouger brusquement d'elle-même dans de larges mouvements. Le cerveau de la femme chavira. Le cœur battant la chamade, elle dut se retenir à l'évier ébréché pour éviter la chute. Des étoiles devant les yeux, elle ferma ceux-ci quelques instants pour reprendre ses esprits.

Tante Véronique la fixait durement, un rictus amusé figé sur son visage desséché. Elle se leva d'un bond, animée d'une démente qui suintait de tous les pores de sa peau décharnée. Octavie hurla à pleins poumons et se mit à courir dans le couloir.

À bout de souffle après une course effrénée, elle s'arrêta, appuyée contre l'autel de la petite chapelle dans laquelle elle s'était abritée. Elle prenait à peine conscience de s'être perdue dans le couvent, qu'elle sentit des mains froides sortir du sol et tenter de lui attraper les chevilles. Elle reprit sa course dans le labyrinthe, hurlant de plus belle. Complètement désorientée et à bout de force, la jeune femme se réfugia derrière un banc creusé dans un énorme bloc de pierre.

À peine le temps de respirer que tante Véronique surgit de nulle part devant elle et lui attrapa fermement les épaules de ses doigts osseux.

— Alors ? souffla la revenante d'une haleine pestilentielle. Je t'avais pourtant prévenue que les Enfers sont ici. Tu as péché, ma fille, et tu es damnée ! Viens prier pour ton salut !

La religieuse commença à l'attirer vers un gouffre à ses pieds. Octavie tenta de se dégager en se débattant de toutes ses forces.

— Mais, bon sang de bonsoir ! Calme-toi ! cria Marc-Antoine en mettant une gifle à son épouse.

Octavie reprit conscience de la réalité. Hébétée, griffée et écorchée de partout, elle fondit en larmes dans les bras de son mari.

— Elle était là ! Elle était là ! répéta-t-elle.

— Chut, chut. C'est fini ! murmura l'homme, mort d'inquiétude. Tu as dû te cogner et faire un cauchemar. Ça fait 15 minutes que je te cherche partout. Que s'est-il passé ? Pourquoi tu es venue ici ? C'est une chance que je t'ai retrouvée !

— Je veux partir maintenant ! balbutia-t-elle.

Une fois dans la voiture, enfilant rapidement les kilomètres, la femme se détendit un peu. Alors qu'elle tentait de se persuader d'avoir eu une stupide crise de panique, le

bruit du moteur couvrait un glas funèbre assourdissant qui se mit à résonner depuis le clocher de l'édifice.

Son bec-de-lièvre la démangeait terriblement, encore plus que d'habitude lorsqu'elle pensait à cet endroit. Tout en s'éloignant, Octavie avait la désagréable impression que ce n'était pas la dernière fois qu'elle entendrait parler du couvent de Dabestur.

FIN